

Un jour qu'il avait médité sur ces pensées, il vit entrer chez lui le supérieur de son grand séminaire, le respectable M. Girard, celui que le clergé algérien, formé tout entier par ses soins, appelait le *Père Eternel*, à cause de sa vieillesse et de son aspect vénérable. Il soupirait lui aussi depuis son arrivée dans la colonie, c'est-à-dire depuis près de quarante ans, après le moment où il serait enfin permis au clergé de s'occuper de la conversion des arabes et autres indigènes de l'Afrique. Il savait que son archevêque partageait ses pensées, et que c'était l'espoir de les voir réalisées qui lui avait fait abandonner un évêché de France pour un diocèse de mission.

Ce jour-là donc, M. Girard, entrant dans la chambre de l'archevêque d'Alger, avec trois élèves de son séminaire, lui dit :

— « Monseigneur, voici des jeunes gens qui viennent « s'offrir à vous pour l'apostolat africain ; avec la grâce « de Dieu, ce sera le commencement de l'œuvre que « nous avons désirée. »

Et le vénérable vieillard courbant sa tête blanche et s'agenouillant avec ses trois séminaristes, demandait à Monseigneur de bénir et d'accepter leur dévouement.

« Je les bénis en effet, écrivait plus tard le cardinal « Lavignerie, plein à la fois d'étonnement et d'émotion : « car je n'avais été prévenu de rien, et cette offre qui « répondait à mes préoccupations me paraissait comme « surnaturelle. Je les relevai, je les fis asseoir, je les « interrogeai longuement, j'opposai, comme je le devais, « toutes les objections possibles, ils y répondirent, et « mon consentement fut enfin donné pour un essai, à « titre d'épreuve. »